FRC 4° 33189 A

DISCOURS

DIX-SEPTIÉME,

Adressé aux Sociétés républicaines et populaires du Département du Calvados, prononcé dans la Société populaire de Falaise, le 19 Pluviôse,

Par Louis-Alexandre-Jacques VARDON, Député de ce Département à l'Asssemblée nationale législative, et membre de la Convention nationale.

Méfiez-vous des hommes qui parlent, & n'écrivent jamais, a dit J. J. Rousseau.

CITOYENS,

Je parlerai peu, jamais de moi, mais toujours de ce qui intéresse la chose publique. Voici le résultat de mes méditations, agréez-en l'hommage, et daignez m'entendre.

Que les hommes sont grands, lorsque l'amour de la liberté les enflamme; qu'ils

THE NEWBERRY LIBRARY

sont admirables, l'orsque la justice et la gloire les animent.

Qu'ils sont sublimes, lorsqu'ils n'envisagent que les vertus civiques ; et l'honneur du triomphe que doit leur décerner la patrie reconnoissante.

Peuple souverain, ne te laisse point abattre, c'est maintenant qu'il faut du courage, de la fermeté et de la constance, pour vaincre des ennemis remplis d'astuce et d'audace ; c'est maintenant qu'il faut triompher, car c'est peu d'avoir conquis la liberté, si on ne se sacrifie pour la défendre.

Pour mieux t'engager à le faire, il est bon de mettre sous tes yeux les grands traits de vertus qui ont honoré jusqu'aux derniers jours de l'univers les vrais républicains qui nous ont dévancé dans la carrière de l'immortalité.

Les tyrans, leurs flateurs, les émigrés, calomnient aux yeux de l'univers les fondateurs de la république française ; des écrivains prostitués au mensonge et à la cupidité deviennent leurs échos, l'histoire répondra irréfragablement aux impostures par lesquelles ils ont tenté de corrompre l'opinion publique.

Sans doute quelques crimes, inséparables d'une révolution, ont fait gémir les ames honnêtes. L'humanité se compose de vérités

et d'erreurs, de vices et de vertus. Ces crimes sont les fruits d'un gouvernement qui étoit sans morale, et de la dépravation d'une cour qui érigeoit ses trophées scandaleux sur les débris des mœurs. Dans les faits notoires et secrets de la révolution ; dans les correspondances saisies sur les émigrés, dans leur vie privée et publique, dans celle des faux amis de la liberté, nous trouvons l'histoire des tous ces crimes, on voit qu'ils en sont les prévocateurs ou les agens ; c'est leur propriété, nous la leur laissons : les vertus resteront aux patriotes. La voix tonnante de la postérité dévouera les émigrés à l'exécration de tous les siècles. Les peuples détrompés se hâteront d'atteindre leur virilité politique, et les volcans allumés sous les trônes feront leur explosion.

Semons la vertu, et nous recueillerons des vertus. Ce fut la réputation de Miltiade, qui enflamma le cœur de Themistocle, et Themistocle devint son rival.

En général, très-peu d'hommes agissent par principes, presque tous imitent : le caractère de la plupart est plutôt le produit des exemples qui ont passé sous leurs yeux, que des maximes qu'on a tenté de leur inculquer : le vice et la vertu forment des tableaux dont la vue laisse une impression profonde. Un sophisme ébranle ; un mauvais exemple entraîne. En faisant la généa-

logie des crimes, je trouve à ce titre qu'Achille fut le père du brigand qui dévasta l'Asie. On sait qu'Alexandre pleuroit sur le tombeau de ce guerrier, en lui enviant d'avoir été chanté par Homere. César à Cadix pleure aussi devant la statue d'Alexandre, en disant : « A mon âge il avoit conquis le monde. » Ce frénétique Charles XII trouve qu'à trente-deux ans on a suffisamment vécu, quand on a fait autant de conquêtes que le vainqueur de Darius. Ainsi, en dernière analyse, c'est Achille qui égorgeoit les Perses dans les pleines d'Arbelle ; c'est Alexandre qui jonchoit de cadavres les pleines de Pharsale ; et c'est encore Alexandre qui, deux mille ans après sa mort, égorgeoit les Russes à Narva.

Mais aussi le bon exemple enfante des vertus ; il est le véhicule de la morale, et c'est Brutus qui, par la main d'Ankastroem, a délivré la terre d'un despote. Mais pourquoi chercher des modèles chez les peuples antiques ? Riches de notre propre fonds, nous n'avons rien à leur envier ; et nous disons, avec une sorte d'orgueil, les françois perderoient à la comparaison. Si Rome eut un Decius, n'en avons-nous pas des milliers ? Je citerai ce canonnier mourant, qui, malgré les les chirurgiens, sort de sont lit pour aller servir son canon dans une affaire, et revient content à l'hôpital.

Je citerai cet autre canonnier, qui, à Mons, voyant tous ses camarades tués ou blessés, au lieu de se sauver, encloue son canon, en disant : « Tu ne peux plus servir » pour la patrie, tu ne serviras pas contre » elle ; » et à l'instant il est haché. Je citerai le brave Pie, grenadier d'un bataillon de Paris, qui, blessé à l'affaire de Mons, dit à son officier :

« Vous voyez que je meurs à côté de mon » fusil, et je n'éprouve que le regret de ne » pouvoir plus le porter. »

Nous citerons ce garde national, qui, après avoir perdu les deux bras près de Maulde, ne les regrette que pour pouvoir les élever au ciel, en le bénissant de ce que les troupes françaises ont remporté la victoire.

Autrefois l'honneur féodale repoussoit insolemment le soldat du temple de la gloire : il doit y entrer sur la même ligne qu'un général. De braves généraux ont mérité nos regrets ; mais nous devons aussi des lauriers à David, sergent de grenadiers, qui, ayant reçu une balle dans le sein, la tire à l'instant avec son couteau, la jette dans son fusil, et la renvoie à l'ennemi. Et par quelle fatalité ignorons-nous les noms de tant de braves ? De cet autre grenadier, blessé à Mons, qui, au moment où, pour atteindre l'ennemi, on combloit un fossé, même en

y roullant des cadavres, vouloit qu'on l'y jettât, pour qu'il pût être utile à sa patrie après sa mort : son dernier soupir fut un hommage à la liberté.

La première des sciences, la morale, a, comme toutes les autres, des principes invariables ; mais les principes étant une chose intellectuelle, l'homme peu éclairé éprouve souvent autant de difficulté à les saisir, que de facilité à les laisser échapper. L'exemple grave les principes dans l'ame : et d'ailleurs la lâcheté peut contester une maxime, elle ne peut nier les faits. Si les sacrifices qu'on lui demande paroissent excéder les forces humaines, l'histoire montre à l'instant celui qui les a faits. Près de Philippeville, un chasseur du ci-devant régiment des Cevennes, s'apperçoit qu'un de nos étendards est pris : il se précipite dans les rangs autrichiens, le leur arrache, et, teint de son sang et de celui des ennemis, le rapporte à ses camarades. Quand on peut citer de pareils traits, la lâcheté est réduite au silence.

Je me demande quel acte de vertu je dois recueillir ; la constitution me répond « que » la république française a mis ce dépôt » sous la garde de toutes les vertus. »

Ainsi, tous les actes de vertu qui dépassent la ligne ordinaire des efforts de

l'homme, et qui ont pour objet la destruction du despotisme, et l'établissement de la liberté, sont le domaine de mon travail, et l'histoire sans doute s'en emparera. La frugalité est une vertu de tous les tems ; mais lorsque les américains résolurent unanimement de se priver de thé, pour écraser le commerce anglais qui les opprimoit, c'étoit chez eux un acte de patriotisme. La générosité est de tous les lieux ; mais celle de ce citoyen qui, au lieu de sauver les meubles de sa maison enflammée, s'élance au haut du clocher de St.-Etienne, à Lille, pour arracher aux flammes le bonnet de la liberté, porte le double caractère de l'intrépidité et du civisme ; telle est encore la générosité de ce Mayençais, qui vouloit que par préférence, on établît des redoutes sur chacune de ses pièces de terre. « Battez les » ennemis, disoit-il, et je serai assez payé. »

La république française déclare dans sa constitution qu'elle honore la loyauté, le courage, la vieillesse, la piété filiale et le malheur.

La loyauté : je citerai ces canonniers, condamnés aux arrêts, qui demandent à sortir pour combattre l'ennemi, et retourner ensuite en prison.

La piété filiale ; un enfant se présente aux commissaires de la convention à Bayon-

ne, et demande la permission de combattre et de mourir auprès de son père. Je mets en paralelle ce fait avec celui du vétéran Jolibois, qui, le matin de la bataille de Gemmappes, apprenant que son fils a déserté, court prendre sa place, et s'écrie à chaque coup de fusil qu'il tire sur l'ennemi : « Ah ! mon fils, faut-il que le souvenir douloureux de ta faute empoisonne des momens si glorieux ! »

Elle honore le courage : brave Labreteche, ton nom se présente ici : la nation t'a décoré d'un sabre ; souffre qu'à ton côté, & pour que tu lui serve de modèle, nous placions un enfant, oui, un enfant de St.-Jean-pied-de-port, également armé par la nation, le jeune Harispe, âgé de 14 ans, qui, pour sauver son frère, s'avance sur un grenadier espagnol, le pistolet à la main, et le fait prisonnier.

J'y placerai aussi ce jeune enfant, âgé de 11 ans, à qui la patrie reconnoissante vient d'accorder les honneurs du Panthéon, le jeune Barra, qui, pris par cinq brigands, lui disent de crier, Vive Louis XVII. Vive la république, répond-il ; aussi-tôt un fer assassin tranche ses jours, trop courts pour tant de vertus, car ce brave enfant joignoit à sa bravoure une abnégation bien sensible de lui-même ; il mangeoit du pain sec et buvoit de l'eau, et envoyoit sa paye à son infortunée et pauvre mère.

Elle honore la fidélité à la patrie ; ainsi, je rappelle ce lieutenant-colonel de hussards, qui, prisonnier, et ayant la cuisse cassée, aime mieux souffrir que de voir la main impure d'un émigré bander ses plaies.

Elle honore la vieillesse : les trois assemblées nationales de France se sont levées à l'aspect du vieillard du Jura, des vétérans invalides, et d'une négresse octogénaire ; elles auront la gloire d'avoir ressuscité dans nos mœurs une vertu patriarchale, et si célèbre dans la haute antiquité.

Enfin, elle honore le malheur : nous avons vu autrefois les courtisans et les sangsues du peuple parler d'humanité, & nous avons vu nos soldats exercer l'humanité, partager leur pain avec les malheureux montagnards des Alpes ; nous les avons vu sur le champ de bataille, prodiguer les soins les plus tendres aux ennemis blessés.

Parmi nos braves marins, on reconnoîtra toujours les successeurs des Jean-bart, des Cassart, des Thurot ; comme aussi, combien sont vils les satellites de la tyrannie, et grands les défenseurs de la liberté.

Tel n'a pu verser son sang pour la patrie; mais il a donné ses soins, son temps, ses lumières, ses talens, sa fortune.

Et vous, généreuses citoyennes, dont plusieurs ont partagé le sort des combats, ou

préparé les habillemens des guerriers.

Vous, pauvres artisans, qui, dans le trésor de l'état, avez porté le denier de la veuve, le prix de vos sueurs, tandis que l'impudent égoyste vous outrageoit, vous serez vangés, & j'enticiperai les témoignages de la postérité à votre égard, je dirai que vous avez bien mérité de la patrie.

Il est des événemens dont la gloire se répartit sur une masse de citoyens, tel que la prise de la Bastille, la bravoure des habitans de Granville, le courage des braves Lillois, le siége de Thionville : quand la postérité lira que chez eux on se disputoit le plaisir d'arracher la meche enflammée des bombes, qu'un perruquier courut ramasser un éclat de bombe, qui servit de plat-à-barbe pour raser quatorze citoyens riant au milieu du danger ; qu'un boulet lancé au milieu des séances de l'administration du département, y fut déclaré en permanence ; l'antique mythologie lui paroîtra rapprochée de l'histoire.

La masse des vrais citoyens a multiplié ses sacrifices pour conquérir et maintenir la liberté ; il faut donc que la marche et le développement graduel de l'esprit public soient retracés de manière à faire connoître à ceux qui nous succédront dans la carrière de la vie, ce que furent les français dans les diverses époques de la révolution, et ce

qu'il leur en a coûté pour léguer le bonheur aux générations futures.

La voix de la France entière a sollicité ou plutôt exigé impérieusement la réforme de l'éducation, qui seule peut remédier aux altérations de la morale publique, mais dont les formes anciennes et très-vicieuses laissoient flotter l'opinion, lorsqu'elles ne l'égaroient pas; mais un des vrais moyens les plus efficaces pour l'épurer et la fixer, c'est la connoissance des faits historiques de la révolution, c'est sur-tout aux enfans qu'il faut la transmettre. Des sentences abstraites n'effleurent pas même le cœur des enfans; elles leur paroîtront toujours fastidieuses. Un d'entr'eux définissoit la morale, en disant: c'est ce qui m'ennuie. C'est là une grande leçon pour les instituteurs. Voyez avec quelle avidité l'enfant écoute une anecdote, avec quel dégoût il entend un raisonnement. Prêtez donc à l'austère raison le coloris du sentiment; mettez la vertu en action, et l'imagination de l'élève, imprimant pour la vie l'histoire dans son ame, il en pompera la morale. Le récit des belles actions rend leurs auteurs présens à tous les lieux; en se les rappelant, comme en quittant un homme de bien, on se sent meilleur.

Quand sur les rives de l'Amérique, le docteur Waren tomba sous le fer des anglais,

sa chemise sanglante fut portée dans un temple ; là l'orateur exprima les regrets de la patrie, et dît à ses auditeurs : « Lorsque la liberté sera en péril, appellez vos fils, montre-leur un lambeau de la chemise ensanglantée de Waren, donnez-leur des armes. » Et l'assemblée jura de vaincre ou de s'enterrer sous les débris fumants de leur patrie.

C'est ainsi que, traçant à leurs élèves la route de la vertu, les instituteurs nationaux mériteront la confiance de la république.

Avec quelle joie, entourés de leurs enfans, les chefs de la famille leur raconteront les événemens dont ils auront été les contemporains, les témoins, sur-tout lorsqu'eux-mêmes auront glorieusement figuré sur la scène. « Vois, dira le père à son fils, comment j'ai payé mon tribut à la patrie ; et lorsqu'entré dans la tombe, j'aurai payé tribut à la nature, en te rappellant ce que je fus, penses à ce que tu dois être. Elle est rigoureusement vraie dans une république, cette maxime, que chacun est fils de ses œuvres : ainsi, l'estime que j'ai acquise est mon patrimoine ; mais elle ne sera pas ton héritage : si tu ne marches pas sur les traces de ton père, son exemple sera pour toi un reproche accablant, et la comparaison, en donnant du relief à ses vertus, montrera d'une manière plus saillante ta flétrissure.

Evoquons les ombres de ceux qui ont péri pour la patrie, formons-en la première colonne de ces hommes illustres, qui s'avancent vers l'immortalité.

Vous qui vivez encore, & dont on peut citer les actions généreuses, souvenez-vous que la défiance, sans exagération, est une vertu des peuples libres. Les français ne veulent plus d'idoles : pour conserver sa liberté, un peuple doit louer rarement, et n'admirer jamais. Lorsqu'il inscrit dans les fastes du patriotisme le nom d'un vivant, l'éponge doit être placée à côté du pinceau : nous dirons : voilà ce qu'il est aujourd'hui, nous verrons ce qu'il sera demain.

Citoyens, il est inoui dans l'histoire, qu'un grand peuple, combattant par des efforts soutenus pour sa liberté, ait jamais succombé ; eh ! quel peuple sublime, que celui qui couvre le sol de la France ! mais rappellons-nous sans cesse que l'ignorance et le vice sont les créateurs et les appuis de la tyrannie.

Qu'on ne nous dise pas qu'il est des circonstances où l'on doit voiler les statues de la justice et de la morale. Tout doit leur être subordonné ; le patriotisme sans probité est une chimère, et la liberté ne seroit qu'un frele édifice, si elle n'étoit fondée sur les lumières et la vertu.

Citoyens, maintenant que nous avons brisé les scèptres de la triple aristocratie, que nous avons renversé leur trône, que nous n'en voulons plus d'autres que celui où doivent siéger la justice et la vérité. Maintenant que nous avons secoué la poussière des préjugés, proscrit les rois et les suppôts de la féodalité ; maintenant que nous avons substitué à tous les hochets de nos pauvres ancêtres, la raison, la justice, la liberté et l'égalité, il est tems de montrer à l'univers ce que nous sommes et ce que nous voulons être. C'est-à-dire des hommes humains et bons, qui ne veulent d'autre liberté que celle qui a pour base la raison de tout principe éternel ; « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait. »

VARDON.

A FALAISE, chez BOUQUET, Imprimeur du District.

574

Livres de Mr. Samson à Dunkerque